

MONASTÈRE

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS PHÉBUS

La Vie en double, 1987.

L'Aquarium, 1989.

L'Homme incendié, Le roman de Giordano Bruno, 1990;
Libretto, 2021.

Comœdia, 1992.

Haut mal, 1993.

Deux testaments, 2008.

J'AIMERAI André Breton, 2018.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Angèle, Éditions Régine Deforges, Paris, 1987.

L'Amant absolu, Éditions Vauvenargues, Paris, 1999.

Érotique du mensonge, Éditions Le Cercle, Paris, 2003.

Le Combat des Trente, Éditions de l'Archipel, Paris, 2010.

Viola d'amor, Éditions Hors Collection, Paris, 2011.

Rimbaldo, La Table Ronde, 2014, prix Marcel Aymé;
Libretto, 2018.

www.editionsphebus.fr

© Phébus/Libella, Paris, 2023

ISBN : 978-2-7529-1302-9

SERGE FILIPPINI

MONASTÈRE

ROMAN

PHÉBUS

Pour Jack

Ai-je été quelque part, ai-je été quelqu'un ?

AUGUSTIN

Je suis une île au large d'une île, un rocher en pleine mer, le point le plus occidental sur la carte de l'Europe, une sentinelle peuplée de fous, de goélands, de macareux. Je suis un monastère oublié, avec son double rempart et son église morte, ses *cazas* en forme de crâne, ses oratoires en forme de navire renversé, sa *skola* silencieuse, ses citernes dont les bords ruissellent, ses tombes aux croix rabotées par les siècles. J'ai beau dîner Chez les morts depuis plus de mille ans, je demeure ce ciel de passage, les varechs au fond des crevasses où les vagues s'engloutissent, les clartés multiples comme la réalité du monde et les pentes escarpées qu'escaladent en tenant leurs enfants par la main les touristes venus d'Irlande. Cette île est mon passé et mon passé, c'est moi : un livre non écrit, encore moins imprimé, le flux de mes pensées propagées par un songe.

CELUI PAR QUI Tu m'as donné le langage et la vie venait de la Sila, un plateau calabrais grouillant de ladres et d'anachorètes – lui penchait du côté ladre. Entré jeune dans les murs de Paris, il a terrorisé des années durant les marchands qui avaient leurs magasins au pied du monceau Saint-Gervais, sans parler des prêtres alentour, qu'il avait en horreur et qui le regardaient comme un diable, ou comme le diable. Il faisait aussi figure de grande gueule dans les tavernes où il mettait la même énergie à abhorrer la religion qu'il voulait s'en approprier les richesses. Tout habile qu'il était à échapper aux poursuites, il a pourtant réussi à se faire prendre, comme souvent les voleurs. Jeté dans la prison du palais, on l'a entendu invectiver ses juges pendant trois jours. Il les suppliait de lui accorder merci. Il braillait, dans le cliquetis de ses chaînes :

– Pardonnez-moi, au nom de votre Iesù Bien-Aimé,

ou avouez qu'il n'est qu'une invention, une supercherie, un pantin fabriqué pour berner la misère !

L'argument n'a pas convaincu. Les religieux l'ont mis nu comme Adam et traîné par le Grand-Pont jusqu'à la Grève où un bourreau lui a brisé les reins avec un joug à bœufs. Les gens de Paris, les chrétiens comme les autres, se pressaient aux palissades pour voir un moricaud cassé en deux, sanglant et impuissant, ramper vers sa mort sous la barre de fer qui achevait de lui broyer les membres. Sanglant, impuissant et brave néanmoins : mon père capitulait avec fierté. Il consentait à la douleur ultime. Il voulait bien que le rideau descende. Il regardait en face le peuple des Honnêtes comme pour leur dire : « J'ai tiré de la vie plus que vous n'en tirerez jamais ! »

La fin était là – le coup de grâce. C'est alors qu'il m'aperçut dans la foule. Un instant ses yeux m'ont dévoré. On aurait dit qu'il découvrait l'existence de l'amour. Je lui ai tendu la main. Il s'en est emparé. Il s'y cramponnait, même.

J'entends encore les derniers mots échappés de sa bouche où pendillaient des filets de sang :

– Rendez-vous Chez les morts, *cutraru*.

Cutraru : c'est le mot calabrais pour « gamin ».

QUANT À CELLE EN QUI Tu m'as donné vie, elle fabriquait des parchemins dans un atelier imprégné

d'une odeur tenace, celle des peaux d'agneau mises à tremper dans la chaux avant d'être dépoilées, raclées, poncées et blanchies à la poudre de craie par des esclaves. Ces esclaves, chrétiennes ou non, étaient savantes en leur art, mais quand les feuilles étaient propres et sèches, c'est ma mère elle-même qui les inspectait « côté chair et côté fleur », comme elle disait, avant de les confier au coupeur, un moine irlandais du nom de Shem. Il m'apprenait à les tailler en forme de rectangle et me corrigeait quand j'avais gaspillé. Les feuillettes empilées et ficelées partaient pour le chapitre ou pour la synagogue voisine. Les prêtres s'en servaient pour dresser des copies de leurs chartes et les rabbins, pour l'étude. L'atelier produisait aussi des parchemins d'une finesse extrême, issus d'agneaux mort-nés : ceux-là étaient destinés à la noblesse franque, dont les dames avaient besoin de missels précieux – et d'autres livres, aussi, de moindre sainteté. Charte, commentaire talmudique, missels ou vers aphrodisiaques, c'était de toute façon de la chose écrite et la chose écrite fournissait à ma mère sa subsistance, ce dont elle ne cessait de Te remercier en caressant de ses longs doigts amoureux le psautier d'argent accroché à son cou.

Elle m'avait donné ce nom d'Oceano pour que l'eau sainte de la basilique emplisse mon âme de Ton immensité ; et, refusant de le prononcer avant Toi,

elle l'avait inscrit à l'intention de l'officiant sur un carré de parchemin précieux.

UN JOUR QUE LE MOINE IRLANDAIS m'entraînait à couper les feuillets, mon père a surgi dans l'atelier. Il n'y était jamais le bienvenu et encore moins invité. Tourné vers le seuil où la lumière entrait par la porte grande ouverte, j'ai contemplé la figure de mon géniteur, son profil affamé. Je le connaissais par ouï-dire seulement. J'ai noté qu'il était bien mis, riche du produit de ses larcins, coiffé d'un lourd chapeau, armé d'une espèce de thyrses sculpté non d'un lierre mais d'un serpent.

S'avançant entre les peaux craintives qui faseyaient sur leur fil, il a lancé à ma mère :

– Je sais compter ! Votre *criaturò* a atteint ses dix ans, madame. Je le veux avec moi car il me faut un aide de même sang à qui apprendre le métier.

Il traversait déjà l'atelier en bousculant les ouvrières. Il m'a arraché mes feuillets et pris par le bras pour m'emmener de force. Ma mère accourait. Il l'avait suffisamment battue au temps de leurs fornications pour qu'elle sache comment s'y prendre avec lui. Sans même se donner la peine de discuter, elle lui a jeté dans les yeux une poignée de chaux. Mon père, heurtant les tables, perdant canne et chapeau, est retourné dans la rue les mains sur la figure ; et

c'est pour lui qu'alors j'ai ressenti de la peine, avec lui peut-être que j'aurais voulu partir.

Il n'essaiera plus de me reprendre pendant deux ou trois ans, puis les canicules polluèrent les eaux de la Seine, les fièvres montèrent dans les maisons, selon la formule en usage, et beaucoup d'habitants périrent, dont ma mère. La parcheminerie fut fermée sur recommandation de l'évêque qui de toute façon avait décidé qu'il en préférerait une autre, dont aucun feuillet n'irait jamais servir les idées rabbiniques ou la noblesse dépravée. Mon père eut la satisfaction de me recueillir. Ayant de multiples domiciles et encore plus de femmes, il en changeait sans cesse. J'ai connu avec lui toutes les races de marâtres dans toutes les paroisses du grand Paris : Saint-Marcel, Saint-Étienne-des-Grès, Saint-Julien, &c. Partout c'était l'affrontement, sur ce thème ou sur d'autres, le père voulant dominer le fils et le fils voulant dominer le père. Son projet était de faire de moi un criminel à sa ressemblance, le mien était d'étudier Ta langue – la théologie, la *divinitas*. Pour me faire mal il insultait la mémoire de ma mère, cette *buttàna*, disait-il, qui avait essayé de lui brûler les yeux. Il me punissait quand il me trouvait en prière et prétendait me guérir de ma foi stupide en me donnant des raclées. Torse nu, il me poussait à me battre contre lui.

Il criait :

– Pourquoi tu ne m'attaques pas ? Tu n'es pas un homme ?

Il débitait sa leçon de ladre :

– Soit tu domines, soit tu es dominé ! C'est dominé que tu veux être ? Si ton ennemi attaque, attaque aussi ! Attaque et tue !

Je répondais en parant les coups :

– Nous ne tuons pas nos ennemis, nous prions pour eux.

Il s'emportait :

– *Attaccàr !*

Énervé, sa langue maternelle lui remontait de l'âme.

À la lutte, nous savions tous les deux qu'il était vaincu d'avance – il avait les années du père, j'avais la vigueur du fils. Et c'était un petit Calabrais noueux, tandis que j'avais hérité de ma mère une grande taille. Mais j'aurais trop souffert d'envoyer à terre cet homme que j'aimais – non parce qu'il était bon mais parce qu'il était mon père. Alors je m'en allais.

En m'éloignant, je l'entendais crier :

– *Luardu previtu !*

Ce qui veut dire : « Saleté de prêtre. »

Mais chaque fois il courait pour me rattraper et me ramener chez lui. Peut-être regrettait-il sa vile attitude. Peut-être se sentait-il percé au cœur par la pointe d'une affection secrète. Il ne faut rien exclure. Une chose est sûre en tout cas : il me voulait dans ses murs – et dans les murs de ses murs.

Sa mort ne m'a délivré de rien. Au contraire elle n'a fait qu'aggraver la blessure ouverte en moi par ce mal qu'est l'amour non accompli.

Dans la nef de la basilique, sous les saintes images où se bousculait le peuple, je T'implorais :

– Pourquoi dans mon cœur cette fidélité envers un homme cruel ?

Ta réponse silencieuse, toujours la même, franchissait les confins de mon cœur :

– Cruel ! qui ne l'est ? Qui n'a le péché dans ses gènes ? Si l'on devait réserver notre tendresse aux saintes personnes, l'amour s'effacerait de la terre.

LA DISPARITION DE MES PARENTS s'est produite en un temps où j'atteignais mon âge lubrique, et je me suis mis à courir les femmes pour fuir le chagrin. Mon père avait eu soin de me laisser voir comment il s'y prenait avec les siennes et il n'y avait rien d'extravagant à l'imiter. Dans des maisons sur l'eau appelées « Enfers », j'essayais d'avoir pour rien des filles pauvres qui acceptaient de se payer sur ma bonne mine, comme on prend des vacances. Non que je fusse moi-même dans la nécessité : ma mère m'avait laissé un peu de ressources. Mais je répugnais à nourrir le péché avec des fonds honnêtes.

C'est alors que l'évêque de Paris m'a fait savoir qu'il me voulait dans son chapitre. Il me connaissait

comme le fils d'une chrétienne cultivée, un garçon qui depuis sa jeune enfance aimait préparer les lectures pour les offices, passer des heures dans la tiédeur du cabinet d'étude, et descendre le soir au mur de la basilique pour distribuer aux pauvres la sainte pitance. Il savait que j'étudiais. Il prétendait même fonder des espoirs sur ma personne. La vérité est qu'il se sentait coupable d'avoir fermé notre parcheminerie : je serais l'instrument d'une réparation. On m'a prévenu qu'il faisait jurer à ses chanoines de mener une existence sobre et chaste mais j'ai décidé de ne pas voir dans cette règle un obstacle. J'ai prêté serment comme les autres. Et comme les autres, j'ai trahi ma parole. Le fait d'être élevé au rang de moine imberbe et tonsuré ne m'a pas empêché d'aller toujours ramasser mon plaisir dans les maisons sur l'eau. Je n'ignorais pas que ma conduite Te déplaisait. Et je n'ignorais pas non plus que ce qui Te déplaît est indigne de nous. Mais je n'avais pas envie de guérir. J'avais trop grande passion pour les caresses, les extases et l'oubli de mes peines et chagrins. Du reste, quand je levais les yeux vers le ciel de ma vie, et donc vers Toi, je n'y voyais s'annoncer aucun signe de colère. Alors je courais aux Enfers en cachette, comme un voleur fils de voleur.

Puis une des filles, Loïs, a réussi à m'attacher à son sexe par un lien inhabituellement fort. Elle m'entraînait dans un établissement de bains où je

devais franchir des portiques sous les yeux de tous, où j'avais hâte de louer à mes risques et périls une cuve pour nous deux seulement – Loïs touchait une commission. D'autres fois, elle franchissait carrément l'enclos du cloître et se débrouillait pour me tomber dessus par hasard, les cheveux sous un voile. Nous allions nous cacher derrière les colonnes pour être ensemble sans être vus. Un jour que nous ne trouvions aucun endroit où abriter notre folie, je l'ai emmenée dans un coin du réfectoire et j'ai obtenu de ses lèvres une impudente faveur sous les yeux de la Vierge souveraine portant dans ses bras l'enfant immaculé.

L'évêque n'aimait pas voir ses chanoines fréquenter des femmes. Lui-même s'imposait le célibat – la *continentia*, comme il l'appelait. Ce supplice volontaire était d'ailleurs la seule épine plantée dans son corps d'heureux mortel. Et Tu sais combien elle lui mordait la chair ! Les riches chrétiennes de Paris vénéraient tant leur pasteur qu'elles envoyaient des esclaves tirer sur son manteau pour en arracher des fils quand il passait dans la rue, marchant vers l'orient et l'entrée de sa basilique. Mais c'était un homme brave. Ayant pris un parti, il s'y tenait. Il dorlotait son sacrifice et la domination de lui-même. Il s'y astreignait pour Ta gloire. Pour suivre aussi les leçons de nos pères bien-aimés – l'apôtre Paul, Origène, Jérôme et surtout le saint patron Augustin. Et il entendait bien nous

imposer à tous la voie qu'il avait choisie pour lui-même.

Il répétait :

– Mes chers enfants, ce qui est bon pour moi est bon pour vous.

Or un étudiant lui a fait passer une dénonciation écrite et signée affirmant qu'on me voyait sortir pour aller « renifler le cul d'une cagne » – *olfacere canis fundum* : c'est dans le texte que me reviennent les mots de ce poulet. L'évêque m'a convoqué dans son cabinet encombré de lutrins, d'armoires à livres, de visages peints sur des tablettes de bois. Il m'a mis la médisance sous les yeux :

– Lis.

J'ai lu. Aussitôt je me suis senti sur la défensive.

D'où la réponse dédaigneuse que j'ai faite à l'évêque :

– Ton sycophante ne veut pas le bien de l'évêché mais la tête d'un de ses frères. Sans quoi il n'écrirait pas de telles grossièretés.

L'évêque a repris :

– Vis comme un dépravé et tu verras ce qui t'attend.

Lui le sentait venir, le châtement !

Sans craindre de mentir, j'ai nié vivre comme un dépravé. J'ai affirmé fuir le sexe, me nourrir d'étude et de charité. Mais j'avais le rouge aux joues et l'évêque n'était pas myope.

Il m'a dit :

– Ça suffit, avec cette putain.

Je me suis emporté, affirmant contre toute évidence :

– Loïs ne saurait être confondue avec une putain ! Si je décidais de me marier, c'est elle qui serait choisie...

L'évêque s'est écrié :

– Je ne t'accorderais pas la permission de l'épouser !

Moi, parlant trop aussi :

– Je me passerais peut-être de ta permission !

Lui :

– Es-tu devenu un de ces clercs insolents qui veulent l'honneur de la tonsure et le lit d'une femme ? As-tu oublié le privilège que c'est, d'appartenir à ma *Militia Christi* ?

Non sans raison, il se voyait comme mon bienfaiteur. Il m'avait admis dans ses écoles à l'adolescence, élevé à la dignité de chanoine et intégré avec les honneurs dans la phalange armée qu'il avait levée pour vaincre les barbares et la barbarie, sa *Militia Christi*, ses Soldats du Christ, qu'il appelait aussi Guerriers du Saint-Esprit... Ces formules avaient fait le tour de Paris et gonflé de joie le cœur de plus d'un croyant. À moi, elles étaient odieuses. Comme m'était odieuse, et depuis belle lurette, l'obligation qui nous était faite de porter les jours de cérémonie la croix dans une main et le glaive dans l'autre. Mais j'avais toujours tenu ma langue sur ce point car on peut avoir en société les pensées qu'on

veut tant qu'on les garde pour soi. Sauf qu'il n'est pas bon de se retenir – et que la dispute, ce jour-là, a fait déborder la coupe.

Mon opinion s'est échappée toute seule :

– Pourquoi pas, plutôt, *Apostoli Christi* ? Pourquoi pas le mot « apôtre » plutôt que le mot « soldat » ! Je ne sache pas que le Sauveur ait jamais levé des armées.

Il a dit :

– Tu espères vaincre les païens avec des mots ?

J'ai osé répliquer :

– Avec des mots, Dieu a créé le monde !

Il a contré à son tour, en prenant au contraire le ton le plus aimable :

– Méfie-toi de ton fanatisme, cher Oceano. Nous savons tous les deux de qui tu le tiens. Et il pourrait te nuire.

Il avait mis dans le mille en identifiant la force qui travaillait mon cœur : ce père qui s'acharnait à vouloir dominer ma vie, tout mort qu'il était.

JE ME SUIS RÉFUGIÉ dans la bibliothèque. J'avais déjà résolu par serment intérieur de ne jamais rien écrire, ce qui mérite d'être écrit l'étant déjà, mais ce choix ne m'empêchait pas d'entretenir un lien naturel avec les livres. En tout cas, par goût du paradoxe ou par tendresse envers l'esprit maternel, ma solitude se teintait

d'espérance quand je pouvais la promener entre les volumes silencieux où se cache la vérité des choses. Or ce fut pour m'apercevoir que je n'étais pas seul dans la forêt mystique des bibles, des codex et des parchemins, ce qui était surprenant car tout le monde était censé préparer les fêtes de l'Assomption. Suivant la piste d'un gémissement bizarre, j'ai progressé avec prudence entre les pupitres et les écritaires. Et j'ai trouvé, rencogné derrière une réserve d'encre et de plumes, le frère qui m'avait calomnié – il s'appelait Gilbert. Le dénonciateur de mes obscénités était dans une position obscène : en train de jouir de lui-même sans autre compagnie qu'une liasse de dessins figurant en couleur de jeunes hommes exhibant leurs fesses et leurs érections – j'ai oublié dans quel ordre mais Toi, Tu le sais. Bref : le mouchard ne m'avait pas entendu venir.

J'ai interrompu sa libido en disant :

– Je sais maintenant de quelle main tu te sers pour rédiger tes sales calomnies.

Gilbert a sursauté de surprise en entendant ma voix. Il s'est levé pour me frapper. Je l'ai renvoyé à terre. Il s'est remis debout, pointant sur ma gorge une lame tirée de sa coule, retenue par un lacet.

C'est dominé que tu veux être ? Si ton ennemi attaque, attaque aussi !

Je n'ai pas battu en retraite. Au contraire, j'ai saisi le poignet du Gilbert. Je l'ai forcé à lâcher son

couteau. Et je l'ai réexpédié sur les dalles de la bibliothèque où s'éparpillaient ses dessins. Sans lui laisser cette fois le temps de se dresser sur ses jambes, je lui ai enfoncé mes genoux dans le torse afin de pouvoir lui marteler la tête à coups de poing. J'y allais de grand cœur, je l'avoue et qu'on me pardonne : ma volonté m'échappait. La pitié pour l'adversaire aussi. Au point que j'ai fini par croire le Gilbert évanoui. Mais le Gilbert n'était pas évanoui. Il était mort.

TELLES SONT LES CIRCONSTANCES qui m'ont poussé à revenir vers Shem, le moine employé jadis par ma mère. Après la fermeture de la parcheminerie, il avait quitté la ville pour aller à Saint-Denis écrire des chroniques sur les ermites de Paris et apprendre aux écoliers à lire dans les Écritures. Je l'ai trouvé traversant la place, en route pour sa leçon. Il a consenti à faire demi-tour et nous avons gagné ensemble la crypte où sont les reliques du saint fondateur. À genoux j'ai confessé mon crime.

Le moine murmurait d'une voix chuintante :

– Tu te repens.

C'était tout à fait vrai : j'étais en larmes.

J'ai dit :

– Le Gilbert m'a fait du mal, je l'ai dominé et je vois maintenant que j'ai répondu à une injustice par une injustice. Il ne méritait pas une vengeance

aussi dure ! Qu'advient-il de lui pendant que je parle, pendant que je respire l'air de cette basilique, pendant que je bois de l'eau fraîche et que mon cœur bat ? Il dîne Chez les morts, père Shem ! Il dîne Chez les morts sans avoir mangé le repas de la vie. C'est ma faute.

Shem a dit en baissant les paupières :

– Fais la paix dans ton âme.

J'ai demandé :

– Comment fait-on la paix dans une âme ?

Shem :

– En offrant à son corps un lieu d'harmonie.

J'ai prié qu'il me donne une définition de ce lieu d'harmonie et il a répondu :

– L'Éden avant la Faute. Le jardin où nul ne domine autrui.

Il me laissait méditer cette pensée, tout en la méditant lui-même.

Suivant le fil de son idée, il a ajouté après un moment :

– Il existe une île où la barbarie s'est effacée devant la concorde...

Je suppliais maintenant le moine de bien vouloir prononcer le nom de cette île et il a répondu :

– *Hibernia*.

C'est ainsi que s'appelait l'Irlande, son pays natal – un pays que ses yeux ne revoyaient jamais en mémoire sans se gonfler de pleurs, et dont l'Archange

saint Michel, disait-il, avait décidé de faire une vigie de l'Europe.

Il a ajouté :

– Oceano ! Et si c'était l'heure de décider quelle route tu veux prendre ?

J'étais entré au chapitre après la mort de mes parents comme on cale sur des rails les roues de son destin. Je me voyais bien, dans quelques années, traverser le Grand-Pont en tête des processions, bénir une foule pieuse et fidèle et m'agenouiller à Saint-Jean-en-Grève devant la châsse où reposait le bras de saint Polycarpe. Je m'étais même déjà imaginé achevant mes jours en administrateur vénérable, en bâtisseur de clochers entouré d'architectes. Qui sait si un peintre ne tracerait pas sur un mur mon portrait, porteur à deux mains d'une belle église aux vives couleurs ? Or cet avenir-là, ce projet superbe me semblait vulgaire maintenant que j'avais tué un frère.

Et Shem poussait son idée :

– Dans les monastères d'Hibernia, la prière est suivie de l'étude, on chante le jour et la nuit, on copie des livres car tout livre doit avoir sa copie comme toute brebis a son agneau. Mais il est une maison notamment dont la paix exerce sur les âmes une influence encore plus parfaite...

J'ai imploré Shem de prononcer aussi le nom de cette maison mais il semblait réticent à achever ce

qu'il avait commencé, non par peur de trop peser sur mon choix, mais par habileté.

Cependant il a fini par dire :

– Son nom est Skelig.

Puis, s'adressant au Ciel :

– Seigneur ! Permits qu'Oceano Ton fils se détache des tourments auxquels il se cramponne comme le riche à ses biens. Donne-lui le courage du repentir et de la vraie liberté...

Il m'a embrassé et nous sommes retournés ensemble à l'entrée de la basilique, où il s'est dépêché de me donner congé car il ne voulait pas faire patienter les écoliers davantage.

Il m'a dit avant de me quitter :

– À Skelig, quand on verse de l'eau dans un certain calice posé sur l'autel, elle se transforme en vin. Voilà la vraie théologie, mon fils. Voilà la vraie langue de Dieu, la vraie *divinitas*.

Et il a conclu enfin, tout en s'éloignant :

– Quoi que tu décides, fais-le-moi savoir.

JE LUI AI RAPIDEMENT fait savoir par un élève de confiance ma crainte d'être arrêté et remis aux soins du bourreau comme hier mon géniteur, et donc mon intention de m'embarquer au plus vite sur un des bateaux qui descendaient la Seine. Après tout, père ni mère ne me retenaient plus sur mon lieu de

naissance, et l'envie était forte de m'enfuir vers un lieu de paix, d'aller voir à quoi aurait ressemblé l'existence humaine si Adam et Ève ne l'avaient entraînée dans leur chute.

Shem a répondu quelques jours plus tard en m'envoyant un messager de la basilique porteur de deux documents : une feuille de route tracée de sa main avec les précisions nécessaires pour m'éviter de me perdre, et la copie d'un mémoire de son cru sur le monastère de Skelig.

Après avoir vécu caché plusieurs jours encore, je me suis déguisé en mendiant pour aller à Saint-Jean-en-Grève prononcer la *Pro itineris et navigii prosperitate*, la litanie où s'énumèrent les risques encourus sur les grands chemins – le vol, l'enlèvement, les égarements divers, les chutes dans les rivières ou dans les esclavages. Comme pécheur et pénitent, j'avais grande foi en la prière pour attirer sur moi l'attention de Ta providence.

Puis j'ai quitté Paris. Un large chapeau noir de voyageur couvrait la capuche de mon manteau de velours, noir aussi, dont la doublure en satin cachait mes deniers et mes sous. J'emportais du linge brodé hérité de ma mère. J'avais attaché à mon cou, sous mon habit, son psautier d'argent. Une bible achevait mon viatique, ainsi qu'une petite croix taillée dans le cep d'une vigne à Saint-Germain-des-Prés.

Les îles ont bientôt encombré le fleuve. Les hauts-

fonds compliquaient tellement la tâche des bateliers que la peur de finir noyé occupait les pensées de tous, marins et voyageurs. Un réduit sous la poupe du bateau offrait un abri à mes appréhensions. Ayant rabattu sur mes yeux le bord de mon chapeau, j'ai lu le mémoire de Shem à la lumière d'une fissure dans la coque.

ORIGINE DE LA MAISON SKELIG MHICHIL D'HIBERNIA

PAR SHEM DE SAINT-DENIS, MOINE

*Écrit sous la dictée de documents
et témoignages authentiques*

L'idée du bon monastère appelé Skelig Mhichil naquit à Rome cinq cents ans après la naissance de Notre Seigneur, un matin qu'un jeune clerc appelé Lorenzo trouva au Forum, dans le bric-à-brac d'un marché à la ferraille, un vase dédaigné par les barbares. Une fois décrotté, le vase se révéla être un calice en argent massif ciselé d'un saint Michel Archange terrassant le Malin.

Lorenzo, qui cherchait des fonds pour divers projets qu'il avait en tête, car c'était un jeune homme fort et ambitieux, résolut d'aller trouver au plus vite un clerc fortuné à même de lui offrir pour ce précieux objet le meilleur prix, mais sa démarche fut remise à plus tard car l'après-midi de cette découverte, une écrasante chaleur enveloppa tout le Latium. Jamais Rome n'avait connu journée aussi chaude depuis les célèbres canicules de jadis. Le jeune homme et sa maîtresse, Lupina, épouse d'un notaire, cherchèrent refuge dans une chambre rafraîchie par un courant d'air. Ils firent leurs baiseries, puis la sieste. Le sommeil étant source

d'action et de vérité, l'Archange Michel apparut à Lorenzo pendant le sommeil des amants. L'Archange, tel l'Ange puissant de l'Apocalypse, tenait entre ses mains un petit livre ouvert où s'inscrivaient ces mots : « Abandonne tout, sauf la coupe ! »

Le jeune clerc se réveilla en sursaut, vit sur la table la coupe bien astiquée dont le flanc réfléchissait sa propre figure incrédule, et se rendormit pour retourner dans son rêve où Michel continuait de lui présenter le volume ouvert entre ses mains déployées en forme de lutrin. Le cœur de Lorenzo cognait avec plus de violence qu'au plus fort de ses baiseries.

« Où dois-je me rendre ? » demanda-t-il.

L'Archange Michel traça alors au calame, de sa propre main, dans une marge du livre, le mot « Skelig ».

Les jours suivants, Lorenzo tâcha de se renseigner sur « Skelig », et les géographies disponibles à Rome lui apprirent que c'était le nom d'une île déserte dans la mer Atlantique, le pic d'une montagne aux trois quarts immergée, dont les pentes se couvraient d'une blancheur éternelle, non pas à cause de la neige mais à cause des oiseaux qui y nichaient : des fous, des mouettes, des goélands, sans oublier les macareux – vulgairement appelés « moines », le langage de Dieu aimant l'ironie et l'augure. Et quant à la position de Skelig sur les cartes, six mots suffisaient à la décrire : « Au bout du bout du monde. »

Lorenzo fourra la coupe en argent dans un sac. Il dit adieu à son amante, à ses amis, à ses projets. Et

il traversa l'Italie, direction nord-ouest. Après avoir longé la Méditerranée, puis bifurqué vers l'Atlantique, il monta dans une barque qui le déposa au sud de l'Irlande. Il lui restait à gagner à pied la pointe ouest de l'île, et à reprendre la mer car Skelig était encore plus loin au large.

Le débarquement fut périlleux. Mais Lorenzo parvint à se mettre au sec. Il escalada les ravins jusqu'au sommet du pic rocheux. Il planta là-haut un bâton, à l'extrémité supérieure d'un plateau incliné. Aidé d'une poignée de Celtes hiberniens qu'il avait convertis en route, il bâtit sur ce plateau une table de pierre où déposer sa coupe. Il est avéré que tous les oiseaux de l'île firent silence à cet instant. Lorenzo et ses amis, pleurant de bonheur, tombèrent à genoux devant l'autel édifié de leurs mains en empilant des pierres.

« Rendons grâce ! » dit-il.

Tous se rappelèrent alors qu'ils avaient du pain mais pas de vin. Les outres emportées d'Iveragh Peninsula avaient roulé dans le précipice pendant l'ascension du rocher. Lorenzo se trouva contraint de remplir son calice avec de l'eau (les sources ne manquent pas à Skelig). Mais quand il porta le calice à ses lèvres, l'eau frémit, rosit, rougit et enfin se métamorphosa en vin – preuve que nature et surnature sont une seule et même chose.

Tel fut le moyen choisi par l'Archange pour remercier le brave Lorenzo de son obéissance et de ses efforts.

L'ermitage était fondé. Lorenzo le baptisa « mont Saint-Michel de Skelig » – *Skelig Mhichil* dans l'idiome de ses compagnons.

Ce rocher aux confins du monde habité ne s'atteint pas facilement. Nombreux sont les récifs sous les vagues. Et les vagues elles-mêmes sont réputées violentes. Une fois dans la place, le vent, les oiseaux et la pluie se chargent de mener au voyageur la vie dure. Pourtant l'ermitage ne mit pas longtemps à recevoir des pèlerins. Car le bruit eut tôt fait de se répandre, en Irlande et loin au-delà, que l'eau de pluie s'y transformait en vin – et que celui qui y dormait, fût-ce une seule nuit, obtenait de facto le pardon de ses fautes. Puis des religieux s'y établirent autour de Lorenzo devenu leur abbé. Ces frères se mirent en peine de tracer sur le sol le plan de leur future église et d'éventrer la croûte de la terre à coups de pic. Des années durant, les moellons furent transportés à dos d'homme grâce à des sangles, sur des sentiers scabreux à peine dessinés le long du vide. Taillés, ils servirent à construire, outre l'église rectangulaire comme un livre, une double enceinte, des terrasses, un grand oratoire en forme de barque renversée, un autre plus modeste, une tour faisant office de clocher, une salle capitulaire, un réfectoire avec sa cuisine, des huttes à tête ronde appelées *cazas* pour abriter le sommeil des frères, un atelier où copier les livres, ainsi qu'un premier enclos où cultiver la terre et un second où élever des agneaux dont la peau

fait des parchemins d'une blancheur parfaite. Les fidèles de Lorenzo creusèrent dans la roche, pour leurs visiteurs, une route périlleuse qui montait de la mer. Ils ouvrirent une école, ou *skola*, munie de pierres saillantes auxquelles les novices pourraient accrocher leurs sacoches. Ils consacrèrent enfin un cimetière pour le repos des âmes. Quand l'argent venait à manquer pour acheter des bêtes, des outils, du bois, des objets liturgiques, ils faisaient alerter par un marin tel évêque ou tel seigneur établi sur la péninsule, et des bateaux apportaient les fonds ou les biens nécessaires.

Durant les quatre siècles qui suivirent l'arrivée de Lorenzo, de grands abbés lui succédèrent et enrichirent son héritage. Plusieurs noms connus se déchiffrent encore sur les tombes du monastère : Eitgal, Flann McCellah, Blathmach, Duff, Grjogar, Æc, &c. Chacun de ces saints frères mourut en paix avec son titre de gloire. Eitgal eut l'idée d'attraper des edeirs en hiver et de faire de leur duvet un commerce avec la péninsule. Flann réalisa des copies enluminées de la Genèse et composa d'exquises prières chantées jusques à Rome. Quant à Grjogar, sous son abbatiat, des barbares venus du nord, qui abordèrent le rocher avec leurs bateaux à figure de dragon, en repartirent proprement baptisés, résolus de surcroît à convertir leur race à la paix de l'Évangile.

COMME PRÉVU par ma carte que protégeait une pellicule de graisse, la Seine a rencontré son estuaire, vaste embouchure sertie de ses îles, bordée de pêcheries, où le mascaret martyrisait les amarres des navires innombrables. Au-delà des appontements, dans la brume, tout s'enfuyait, même l'horizon. J'ai trouvé une place à bord d'un snekkar dont les flancs s'ornaient encore de ses écailles de couleur, mais que l'armateur avait amputé de sa figure de proue monstrueuse. Le bateau avait été acheté à des pirates, ces mêmes barbares qui plusieurs fois avaient remonté le fleuve pour attaquer Paris, qu'à l'évêché nous appelions *Nordmans* et que lui, l'armateur, désignait sous le terme de *Vikingar*. Il emmenait vers l'ouest des marchands qui, tout comme moi, cachaient leur fortune dans la doublure en soie de leur habit. Eux sortaient sans cesse leurs balances portatives pour signifier aux autres voyageurs qu'en mer comme ailleurs, les affaires ne sauraient s'interrompre ; et les

quelques commerçants vikingar présents à bord les observaient en discutant entre eux dans leur langue aux âpres sonorités.

Sur le sol des Cornouailles, je me suis agrégé à une troupe de pèlerins, des hommes et des femmes qui se relayaient pour porter sur leurs épaules un tronc d'arbre sculpté à l'effigie de Patrick, le grand saint irlandais. Ils allaient à Loch Garman, le port d'Irlande d'où Patrick a fui l'esclavage avant de revenir dans l'île, sur ordre d'un pape appelé Célestin, pour y semer la paix.

Dans le cortège qui marchait derrière la statue, une fidèle au visage hérissé d'angles redoutables se retournait pour observer ma mise. Ayant ralenti le pas, elle est venue à ma hauteur. Elle voulait savoir ma destination.

Comme je commençais à lui parler de Skelig Mhichil, elle m'a coupé :

– Tu crois que l'Irlande est l'île des saints, n'est-ce pas ?

En effet, je croyais exactement cela, d'après la leçon de Shem.

Elle a affirmé subitement :

– L'Irlande, c'est l'île des femmes.

Elle m'a dit son nom : Elen. Elle vénérât bien sûr Patrick et Columban, le missionnaire irlandais venu évangéliser en Gaule et en Italie, mais par-dessus tout une religieuse irlandaise appelée Brigitte.

Tout en marchant, elle m'a instruit sur cette Brigitte en ces termes :

– Elle s'est réfugiée dans le tronc d'un vieux chêne pour échapper au mariage. Et tant de femmes sont venues se joindre à elle, lui offrir leur amitié et s'affranchir des contraintes, des cruautés familiales et des hypocrisies, qu'une communauté est née autour du fameux chêne. Ça se passait dans le nord du pays, région où « chêne » se dit « *dara* ». Alors, tu vois, le monastère a pris le nom de Kill Dara. Du monastère est née une ville. Et Brigitte de Kill Dara est devenue une sainte dont la réputation couvre les plaines et les vallées d'une mer à l'autre.

Le récit d'Elen comprenait une anecdote sur Brigitte adolescente se préparant à recevoir le voile virginal des mains du prélat. À l'instant d'accomplir la cérémonie, le pétale d'une rose rouge vif détaché d'un mur est tombé dans les cheveux de la jeune fille. Le prélat s'en est trouvé tellement surpris, et si ému, que sa langue a fourché. Au lieu de prononcer le rituel virginal, il a dit la formule qui ordonne les évêques. Tout le monde aurait voulu croire à une erreur mais ce n'était pas une erreur car le langage ne connaît pas l'erreur. Ce qui est prononcé est dit. Et ce qui est dit, c'est Ta volonté. Brigitte était faite évêque.

Elen m'a laissé pour remonter vers l'avant du cortège, et quelqu'un m'a fait signe de m'avancer aussi car mon tour était venu de porter le saint.

Au bout des Cornouailles, des landes s'effacent devant des sables nus où la mer délivre ses épaves, où toute couleur est frottée par un air humide. Avec mes pèlerins, j'ai pris une grosse barque louée, chargée à ras bord, alourdie encore par la statue de bois. Ils projetaient de dresser leur arbre face à la mer Celtique en mémoire de celui qu'ils vénéraient. Mais la mer, d'abord, a refusé de nous laisser entrer dans la rade : des courants tiraient l'embarcation vers le large et la houle cherchait à la faire chavirer. Ceux qui ne ramaient pas à toute force enchaînaient les gémissements, les oraisons, les suppliques. Le ciel répondait par des trombes d'eau. Tu semblais furieux et personne ne comprenait pourquoi.

J'ai expliqué :

– Le problème, c'est votre arbre. Cette statue qui va nous entraîner par le fond.

Sortant la Bible de mon sac, j'ai mouillé mon pouce, j'ai tourné vivement les pages et j'ai lu :

– Vous ne ferez pas d'idoles ! Vous n'élèverez image taillée ni statue pour vous prosterner devant elle ! Car je suis l'Éternel, votre Dieu...

Et Toi, Toi l'Éternel, apaisé par ce rappel sans doute, Tu nous as ouvert généreusement l'entrée de la rade – merci.

Déjà mes compagnons se prosternaient sur les galets. Comme prévu, ils ont planté leur idole devant les eaux. Puis ils se sont remis à leurs prières. Après

quoi, ayant allumé des feux, ils n'ont plus songé qu'à boire de la bière, rire, chanter des chants vulgaires, se mettre tout nus et se frotter le lard. Elen n'était pas la dernière à se sentir travaillée par l'amour. Elle s'est même retroussée pour moi en affirmant que sa main la démangeait de se fourrer dans mon froc. Mais c'est vers Toi et Toi seul que s'orientait, pensais-je, la pointe de mon désir, et j'ai dû me fâcher pour que cette pèlerine m'autorise à demeurer chaste. Quelques minutes plus tard, je l'ai vue cachée dans une barque, en train de se branler le sexe avec un bâton de noisetier, arbre qui en Irlande est symbole de vie. Quand nous ne pouvons obtenir d'autrui notre satisfaction, nous nous cachons pour l'obtenir éperdument de nous-mêmes, tout en sachant que Tu considères comme une infidélité ce qui se fait sous Ton seul regard.

LES JOURS SUIVANTS m'ont trouvé longéant seul, à pied, la côte menant à la péninsule d'Iveragh, au sud-ouest d'Hibernia. J'avais peur de tomber sur des criminels du genre de mon père, le couchant me dévorait les yeux et le vent me jetait à la tête des pluies mauvaises comme des aiguilles. J'avais quitté Paris en été et c'étaient maintenant les derniers jours de l'automne : les nuits étaient déjà longues et froides. Je me sentais mélancolique, sans mes pèlerins auprès

de moi, et en même temps plein de bonheur car Hibernia ressemblait en effet à l'île des Bienheureux inventée par les Grecs, où les âmes vivaient dans la vérité.

L'Irlande était un pays sans ville qui s'était peuplé de fidèles après l'épiscopat de Patrick, et plus d'une fois ses habitants m'ont offert un toit de chaume où m'abriter, un lit où dormir à plusieurs, une table où manger de la langue de baleine, et un bon feu de tourbe auprès duquel chanter en chœur – et pas seulement des psaumes. C'étaient le plus souvent des gens pauvres et frustes mais aux pauvres Tu as donné Ton royaume; tout grossiers et paillardes qu'ils étaient, ils voulaient se racheter, et ils avaient l'air de T'aimer plus sincèrement que les prêtres de Paris. Avec amour, avec humour, ils cultivaient la légende de leur île. L'Irlande, disaient-ils, avait été habitée naguère par des seigneurs qui perdaient leur vie à s'entrevoler troupeaux et femmes. Puis Patrick était venu leur demander un effort: qu'ils cessent de se nuire et assassiner. Les seigneurs avaient consenti à cet effort. Depuis, ils se protégeaient les uns les autres, ils protégeaient les saints pères qui priaient et copiaient des livres, ils protégeaient enfin toute âme humaine comme leur âme propre.

Voilà comment ils faisaient de leur pays un berceau pour la paix. Chez eux la barbarie s'était retirée. Et le remplacement s'était produit sans persécution ni

massacre, par le seul truchement du langage. C'était un exemple unique. Ailleurs, disaient-ils, il fallait tuer et faire des martyrs pour que la paix advienne. Chez eux, la paix s'était donnée en échange d'aucune vie. Pourquoi ? Parce que l'île Hibernia était le jardin d'une antique douceur. Elle avait préfiguré le paradis avant même que la Genèse fût écrite. Elle n'avait attendu, pour être elle-même, que l'arrivée d'un homme sachant parler avec la bouche, non avec le fer.

LE GUIDE DE VOYAGE élaboré par Shem mentionnait un port appelé An Caladh, situé dans un estuaire à la pointe occidentale du monde terrestre. C'est de là que j'ai aperçu enfin, à six ou sept milles sur la mer, deux îles sœurs dont la plus grande était Skelig Mhichil. L'autre, la cadette, était un rocher habité seulement par des fous agriffés à ses parois comme flocons de neige aux pentes du mont Ararat. Mes poumons se gonflaient de joie ; le bonheur peignait dans mes pensées des visions de Moïse au seuil de Canaan.

En quête d'un bateau pour finir mon voyage, j'ai interrogé des hommes assis sur des murets, occupés à nourrir leur bonne humeur de récits et plaisanteries. D'abord ils ont prétendu que le monastère était inaccessible.

L'un d'eux s'est exclamé :

– Comme le paradis !

Et un autre :

– Comme l'île des Femmes !

Oubliant de m'aider, ils ont développé à mon intention ces remarques plus importantes, sans doute, que la recherche d'un bateau. Elles se rapportaient au voyage d'un de leurs compatriotes, un certain Bran parti chercher le paradis et dont le navire, selon la légende, avait échoué sur une île habitée par des femmes. La reine de cette île avait refusé de laisser Bran reprendre la mer, et les longues années qu'il avait partagées avec elle avaient passé comme le bref instant connu sous le nom d'*amour*...

Un troisième homme, reprenant la parole au milieu du rire général, m'a dit que pour espérer atteindre le monastère, il fallait une barque en peau de phoque car les bateaux de bois, les vagues les réduisaient en miettes.

J'ai demandé :

– L'un de vous possède-t-il une telle barque ?

Ils secouaient la tête et semblaient montrer une forte indifférence pour les choses pratiques. Rare était ce type de bateau, de toute façon. Ils ont fini par me diriger vers un nommé Karouen qui peut-être en possédait un.

Ce Karouen m'expliqua que même les embarcations les plus solides et les plus souples ne sortaient

pas entre la Saint-Michel et la Saint-Philippe – c'est-à-dire entre novembre et avril. En hiver les marins s'occupaient sur la terre ferme. Seuls les pirates – les fameux Vikingar – étaient assez intrépides pour oser se lancer sur ces eaux à la mauvaise saison.

La conversation se déroulait devant chez lui, sur un tertre dominant la baie. L'herbe couchée par le vent était parcourue de ruissellements et les îles sœurs laissaient entrevoir au loin leurs promesses, matière en élévation derrière un écran de pluie. Je me suis tourné vers la porte coupée de la maison. Sous une voile grise tendue contre le mur, une jeune épouse aux cheveux libres allaitait son bébé. Elle avait empoigné son sein pour soulager l'effort du nourrisson. Penchée, elle lui essuyait le coin du bec avec la pulpe de son petit doigt, sans cesser de tenir fermement, de l'autre main, son sein que l'enfant étreignait de toutes ses forces, dans la crainte instinctive que son bonheur ne lui fût retiré...

Une voix se frayait un chemin dans mes pensées, celle de Karouen répétant :

– Tu ne m'écoutes pas.

Voyant qu'il avait de nouveau mon attention, il a enchaîné :

– Plusieurs années que je n'ai pas navigué par là-bas. Il y a bien une pierre d'accostage, mais savoir si je la retrouverai...

J'ai demandé brusquement :